Originalveröffentlichung in: Atti del Settimo Congresso Internazionale di Archeologia Classica 3, Roma 1961, S. 219-229; Online-Veröffentlichung auf Propylaeum-DOK (2024), DOI: https://doi.org/10.11588/propylaeumdok.00005988

KAZIMIERZ MICHALOWSKI

LES CONSTRUCTIONS PTOLÉMAÏQUES ET ROMAINES À TELL-ATRIB

Jusqu'à présent les recherches archéologiques sont très peu nombreuses sur le territoire de l'ancienne Ht-hr(y)-ib [1] en grec: Ἄθριβις, en copte: ΑΘΡΗΒΙ, ΑΤΡΗΠΕ, chef lieu du Dixième Nom de la Basse Egypte, du district K'-km, du « Taureau noir ». Il n'y a que des vestiges minimes de l'ancienne magnificence de la ville qui fut considérée par Ammianus Marcellinus [2] comme une des villes égyptiennes les plus importantes de son époque. Sur les confins de la ville d'aujourd'hui Benha, entre Kafr el Seraja et le petit village Tell Atrib, parmi les constructions éparses et les champs cultivés du Delta du Nil, on peut encore apercevoir quelques pauvres vestiges du temple de Ramsès II, et une triade [3] en granit. Plus loin à l'Est, au Sud de la grande route il y avait encore en 1956 des blocs de fondements et des tambours d'un autre temple. Au Nord de la même route il y a trois monticules-kôms, dont le central continent le tombeau d'un sheh et une nécropole arabe.

De nombreux objets, déblayés pendant des fouilles accidentelles pratiques sur le territoire de l'ancienne Athribis, se trouvent aujourd'hui dans de différents musées [4].

La littérature scientifique concernant la ville d'Athribis [5] est relativement assez pauvre. Le document le plus important pour

[1] HAMZA, *ASAE*, 38 (1938), 197-208, plutôt que Ht-t'-hr/y/-íb. Cf. aussi GARDINER, *Eg. Gr.*, 3rd ed. (1957), Sign-list Ob.

[2] XXII, 16.

[3] H. GAUTHIER, *ASAE*, XXI, p. 211 suiv.

[4] Il suffit de citer comme exemple la fameuse statue du Musée Egyptien au Caire, munie d'une inscription magique.

Cf. DARESSY, *ASAE*, XIX, p. 66 et les suivantes, ainsi que E. JELINKOVÁ-REYMOND, *Les inscriptions de la statue guérisseuse de Djed-Her-le Sauveur*, Inst. Français d'Arch. Orient., Bibl. d'Etudes, vol. XXIII, Le Caire 1956. Cf. aussi deux autres articles de Daressy concernant les trouvailles à Athribis *ASAE*, XVII, p. 42 et les suivantes, ainsi que p. 185.

Une liste des trouvailles les plus importantes depuis 1863 est dressée par Engelbach, The Treasure of Athribis, *ASAE*, 24 (1924), p. 181.

[5] Cf. ENGELBACH, *o. c.*, p. 180, Porter Moss IV, 65.

l'étude urbanistique de l'ancienne Athribis c'est, sans aucun doute le plan dressé en 1798-1799 et publié dans la « Description de l'Egypte » [6]. En nous basant sur ce plan et sur un plan géodésique contemporain, nous avons préparé une première esquisse du terrain. Dans le système des voies actuelles la grande route qui conduit à Benha correspond en grande partie à la voie principale Ouest-Est typique pour le système urbanistique romain « cardo-decumanus » [7].

Mais justement ce plan, publié dans la « Description de l'Egypte » considérée à juste titre une publication modèle pour son exactitude et sa précision, semble être la cause du manque d'intérêt des archéologues aux fouilles systématiques d'Athribis. Grâce aux études pénétrantes de M. L. Dabrowski, l'architecte de notre mission, il c'est avéré qu'une erreur a été commise en définiant l'échelle de ce plan (vol. V, pl. 27) qui changeait la relation de ce plan aux cartes géodèsiques contemporaines à moitié (50%). Voilà la cause des difficultés à localiser chaque trouvaille sur ce territoire. Je ne sais pas si ce détail ne fut point la raison pour laquelle Alan Rowe a cessé ses fouilles après une seule campagne de 1938-1939 (voir ci-dessous) [8].

Prisses d'Avennes dans son « Aegyptiaca », publié en 1820, s'occupe bien peu d'Athribis. De même Wilkinson en 1845 dans son « Modern Egypt and Thebes ».

Le présent état des vestiges de la ville est beaucoup moins bon qu'il ne l'a été à la fin du XIXe siècle. Il n'y a plus de trace de l'arc romain, ni du temple romain. Il est bien difficile aussi de trouver les restes du temple d'Horus (?) deblayé en 1852, de l'époque ptolémaïque tardive (Neos Dionisos - Ptolémée XI) et de l'époque romaine (Tibère et Germanicus).

Les aqueducs romains, mentionnés auparavant, ont disparu aussi. Pourtant notre mission a mis à jour d'autres systèmes de conduites d'eau de la même époque. Il est impossible aussi de re-

[6] E. F. Jomard, *Descriptions des Antiquités d'Athribis, de Tanis et de plusieurs noms du Delta oriental* (Commission des Monuments de l'Egypte), *Description de l'Egypte*, Paris 1809-28, vol. 2°, chap. 22, pl. 3.

[7] Cf. H. De Vaujany, *Alexandrie et la Basse Egypte*, Paris 1885, p. 184 suiv. Il y a aussi une description des ruines, lesquelles étaient encore visibles alors, et des mentions des inscriptions de Germanicus, Ptolomée XII, Cléopâtre, ainsi que du règne de Valentinien, Valens et Gratien sur le buste en porphyre de Maximien Hercule.

[8] Alan Rowe, *ASAE*, 38-39 (1938-39), pp. 523-532; du même auteur *Ann. of Arch. and Anthropology*, Liverpool 1938, 25, pp. 123-137.

trouver les traces de la mosaïque découverte par M. Pillet en 1923 [9].

Des trois « koms », mentionnés ci-dessus, le plus important est celui de l'Ouest qui s'étend sur 8000 m carrés et dont certains points s'élèvent à 5 m 26 au-dessus du niveau des champs cultivés. Parmi les fouilles plus récentes il faut mentionner celles du Service des Antiquités en 1946 pendant lesquelles M. Naguib Farag a découvert un ensemble très intéressant de bains romains dans la partie orientale du kom [10].

Nos fouilles actuelles ont aussi pour but l'étude de ce tell.

S'il s'agit des monuments d'architecture nos fouilles ont découvert seulement la couche de la XXVIe dynastie ptolémaïque et la couche romaine, malgré que dans certains endroits nous avons atteint a 4 m 40 de profondeur au-dessous du niveau des champs cultivés. Probablement nos recherches ont eu lieu sur le terrain qui à la Basse Epoque se trouvait hors de la ville même. La découverte du sarcophage de la reine Takhout et d'une tardive stèle funéraire [11] en est la preuve. Ces trouvailles semblent indiquer qu'il y avait non loin une nécropole. La formation du terrain (dont nous reparlerons) semble indiquer aussi que nous avons affaire à un genre de pente d'une petite colline [12].

Le principal effort de nos deux campagnes de 1957 et 1958 se concentrait à deblayer la construction énigmatique en briques crues, rectangulaire, longue de 31 m 80, large de 14 m 40, dont les murs en briques crues ont 0 m 60 d'épaisseur au Sud, 0 m 70 à l'Est, 0 m 80 à l'Ouest et 1 m 70 au Nord. Cette construction, haute de 2 m 20 était remplie de sable pur et recouverte d'un torchis d'argile et de calcaire broyé (fig. 1-3).

De l'Ouest une semblable construction rectangulaire mais plus petite y était adjacente et nous avons trouvé des traces de constructions plus petites du côté du Sud et de l'Est, aussi remplies de sable. La construction centrale s'appuyait sur trois plates-formes

[9] M. Pillet, *Note sur une mosaïque trouvée à Athribis* (Tell Atrib), *ASAE*, XXIII, p. 59 suiv., pl. I-III.

[10] Cf. J. Schwartz et H. Wild, *Fouilles franco-suisses*, Rapports, I, Quasr-Quarum 1948, Le Caire 1950, p. 61, ainsi que Abd El-Mohsen El-Khasab, *Ptolemaic and Roman Bath of Kom El Ahmar*, suppl. *ASAE*, No 10, 1949, p. 7, No 3. Les résultats des fouilles de cet ensemble ne sont pas encore publiés.

[11] Musée National de Varsovie, No de l'inv. 148765 MN.

[12] Quant à la possibilité de l'existence à l'époque antique de deux collines à Athribis voir: Gauthier, *Dict. Géogr.*, vol. 29 — i'ty ntr — nom d'une localité ou d'un temple de la région Athribis-Heliopolis.

en argile; l'espace du 60 cm entre ces plates-formes était aussi rempli de sable pur.

Le dépôt de fondation trouvé en 1958 qui consistait entre autre de plaquettes en or et en faïence munies des cartouches d'Amasis (XXVIe dynastie - la deuxième moitié du VIe siècle avant notre ère) nous a permis de dater cette construction avec exactitude.

A peu près au milieu du principal réservoir de sable, car c'est ainsi qu'on peut appeler cette construction d'Amasis, on a trouvé un curieux mur, pas trop épais, en briques crues en forme d'un escalier incliné (fig. 4). Il s'est avéré que c'est une sorte de revêtement, épais d'une ou de deux briques, servant de support à la pente de la colline de sable. Malheureusement tout cela a été découvert dans un très mauvais état et derrière ce mur les décombres et les ordures des couches supérieures se sont effondrées.

Ce mur suit la direction Sud Ouest - Sud Est. Dans certains endroits il y a des briques cuites aux dimensions suivantes 0,075 x 0,14 x 0,28 disposées à pic et à plat. Il en suit que cette construction a été réparée à l'époque romaine et, vu les dimensions des briques typiques pour les premières dizaines d'années du I^{e} siècle, nous pouvons maintenir que les procédés principaux de réparation ont eu lieu à cette époque.

Les traces de deux fenêtres-entrées, larges de 0 m 50 et hautes d'1 m, apparaissent clairement dans ce mur de revêtement.

Au pied de cette construction curieuse, irrégulière, ressemblante à un escalier de revêtement nous avons trouvé une grande quantité de scorie poreuse d'un vert noirâtre devenant molle dans l'eau. Il faut signaler qu'auprès de ce mur nous avons trouvé quelques timbres amphoriques de Rhodes du IIIe ou IIe siècle et un certain nombre de céramiques ptolémaïques.

A quel but pouvait servir cette construction et quand était-elle érigée? Sa disposition irrégulière en relation au réservoir principal rectangulaire qu'elle divisait à peu près au milieu de sa longueur, prouve qu'elle n'était pas une partie intégrale de la construction d'Amasis décrite ci-dessus, pourvu qu'elle ne fût pas sorte de la muraille divisant rebâtie et reemployée aux époques postérieures.

Son inclinaison vers l'intérieur, c'est à dire vers le Sud, et sa disposition rappelant les constructions faites par les enfants des morceaux de bois pour soutenir le sable qui s'effond, indique qu'elle devait servir à un but semblable, c'est à dire à soutenir le sable dans

la partie Sud du réservoir. Et réellement au cours des fouilles nous avons découvert que la plupart du sable remplissant la partie Nord du réservoir principal a été enlevé. Une certaine quantité de sable n'est resté que dans les parties du Sud près du gros mur de soutient qui délimite le réservoir central du Nord. Il semble donc qu'à un moment donné on tâchait de préserver le sable contre l'effondrement vers le Sud. On peut en conclure:

1. qu'à un certain moment on a commencé à enlever le sable du réservoir principal,

2. qu'un moment est arrivé lorsqu'il fallait préserver le sable qui restait encore.

Maintenant il faut répondre quand est-ce que cela a eu lieu et quel en était le but?

Comme cela a été établi dernièrement par Mme E. Jelinkovà [13] la fonction du gardien de la nécropole du Nord existait jusqu'à la XXX Dynastie, donc il ne semble pas possible que l'enlèvement du sable du « réservoir » puisse avoir eu lieu plus tôt qu'à l'époque ptolémaïque. La construction du mur de revêtement pour soutenir le sable dans la partie Sud du réservoir devait avoir lieu encore avant la première période de la domination romaine, car ce mur a été réparé (les briques cuites romaines) justement pendant les premières années de notre ère. Les tessons de céramique et les timbres amphoriques de Rhodes du IIIe ou IIe siècle, ainsi que les monnaies ptolémaïques de cette époque semblent indiquer que le mur de revêtement en forme d'escalier fût sinon érigé au moins visible et remanié les plus probablement au commencement du IIe siècle avant notre ère.

Voilà ce que les faits nous présentent. Leur interprétation n'est possible que grâce à la découverte des constructions de l'époque suivante - de l'époque romaine.

Avant de passer à la description des constructions romaines qui se trouvent encore en ce lieu ou non loin de là, nous voulons signaler encore un détail concernant le relèvement du terrain du Delta dû au Nil. Cela se rapporte aussi au rehaussement stable du niveau des eaux souterraines indépendemment des différences des niveaux de l'infiltration de l'eau au cours de l'année, c'est à dire que pendant les mois qui précèdent la crue du Nil, les eaux

[13] Cf. JELINKOVÁ, *o. c.*

souterraines sont au niveau le plus bas et après la crue le niveau de ces eaux est beaucoup plus élevé. Mais à côté des ces différences qui se répètent chaque année, nous observons un rehaussement stable du terrain, donc de l'eau aussi, à peu près plus de 10 cm en 100 ans.

Ainsi nous arrivons à la conclusion que pendant la période depuis la construction du réservoir — à la moitié du VIe siècle avant notre ère — jusqu'au moment de la réutilisation du mur de revêtement, le niveau des eaux souterraines s'est élevé à 40 cm à peu près [14]. Il en suit qu'à l'époque ptolémaïque au IIe siècle la plate-forme inférieure du réservoir central subissait l'action de l'eau souterraine, c'est à dire que cette dernière s'infiltrait par la couche de 60 cm du sable. Ce sable servait d'une part à purifier l'eau et de l'autre il agissait comme une pompe aspirante. Il est donc probable de s'imaginer que, lorsqu'on enlevait le sable de la partie Nord du réservoir central, on est arrivé à un moment donné au sable humide et l'on s'est rendu compte qu'il purifiait l'eau.

Ce raisonnement ne serait aucunement une explication scientifique si nous n'avions pas découvert un puits à 1 m au Sud-Est du point ou le mur Est du réservoir central se rencontre avec le mur de revêtement, incliné. Le puits est en briques cuites trapézoïdales, son diamètre intérieur est de 1 m 05. Sa profondeur atteint 4 m 40 au-dessous du niveau des champs cultivés, c'est à dire à la profondeur de la plate-forme inférieure mentionnée ci-dessus. A la profondeur de 2 m 50 dans la paroi Nord-Est du puits, se trouve une ouverture envoutée d'un petit arc. Il n'y a pas de doute que le puits date du début de l'époque romaine, probablement de la même date que les réparations du mur de revêtement. La qualité des briques employées pour sa construction aux dimensions de 0 m 32 x 0 m 055, et le fait d'avoir trouvé au fond de ce puits des anses timbrées des amphores de Rhodes du II siècle confirment cette date.

Donc si nous n'avons pas d'installation de l'époque ptolémaïque témoignant que l'eau filtrée en passant par le sable était ensuite amassée dans un réservoir, nous avons un tel réservoir — le puits dégagé — de l'époque romaine, c'est à dire des premières

[14] Cf. P. Montet, *Osorkhon II*, p. 42. Il a calculé que le niveau de l'eau au mois de mars 1946 a été plus élevé de trois mètres, à peu près, qu'à la même date à l'époque de la construction du tombeau d'Osorkhon à Tanis.

années du Ier siècle de notre ère. Un objet en terre cuite, cylindrique, avec une ouverture de côté près du fond a été trouvé non loin du puits — peut-être c'était une partie de l'installation qui unissait le puits au sable à l'aide d'un système de bassins de dépots. En tout cas on peut supposer que l'eau ne passait pas directement du sable au puits, mais qu'elle traversait une installation plus précise de bassins de dépôts. Cette hypothèse confirmerait que l'eau du puits était pure, filtrée, agglomérée pour boire et pour les bains.

Notre découverte du puits de l'époque romaine peut-elle servir d'argument que déjà à l'époque ptolémaïque au IIe siècle avant notre ére, l'eau filtrée était amassée par ce système? Un indice pourrait être donné par la trouvaille d'un bain que M. Shehata Adam date de l'époque grecque et qui a été découvert en février 1951 à 10 cm au-dessus du sarcophage de la reine Takhout à une distance d'une dixaine des mètres de cet endroit [15].

A plus de dix mètres à l'Ouest de cette construction, au secteur « N », à 2 m 15 au-dessous du niveau actuel du sol nous avons dégagé un ensemble de bassins en terre cuite (fig. I et fig. 5). Non loin de ces bassins il y avait des pierres qui servaient à charger les châdoufs. Sans aucun doute c'étaient des installations de l'époque ptolémaïque dont témoignent les trouvailles des anses d'amphores timbrées, des monnaies, des céramiques etc. Cet ensemble a été trouvé à l'intérieur d'un système de murs en briques crues, très ruiné par les eaux souterraines. Ces briques se sont trouvées ensuite sous un aqueduc romain en lui servant de fondement. L'aqueduc en question se dirige du Nord au Sud, tourne ensuite sous un angle droit à l'Ouest et descend de la construction d'Ahmose vers le Nil. Il paraît donc qu'il y ait eu une « source » d'eau sur ce lieu d'où on la dirigeait même sur les terrains qui se trouvaient plus près de la rivière.

Avant de décrire plus en détail cet aqueduc et autres installations hydrauliques construites à l'époque romaine sur ces lieux, nous voudrions rappeler encore une fois les bains romains deblayés par M. Naguib Farag en 1946 à moins de 100 m à l'Est de nos réservoirs, ainsi que au système des conduits d'eaux souterrains de l'époque romaine, signalé par M. A. Rowe [16]. Il nous semble donc très probable que ce soit un aménagement pour filtrer l'eau et que

[15] *ASAE*, LV (1958), p. 303 suiv.
[16] *ASAE*, XXXVIII, p. 531.

pour l'installer on s'est servi avec une grande ingéniosité des conditions « hydrauliques » qui se sont formées dans la construction d'Amasis [17]. Mais ce qui est le plus important dans nos découvertes c'est la possibilité de l'attribution de ces arrangements à purifier l'eau à l'époque antérieure à la romaine, donc à l'époque ptolémaïque. Les vestiges des constructions romaines présentent deux groupes divers selon les particularités techniques de leur structure. Pendant la première période on employait des briques applaties aux dimensions de 0 m 07 x 0 m 15 x 0 m 30, jointes par un mortier d'argile du limon du Nil. A la deuxième période des constructions romaines, on employait généralement des briques plus petites mais plus épaisses: 0 m 08 x 0 m 13 x 0 m 27, posées sur le mortier en ciment. La plupart des vestiges des constructions des deux groupes appartiennent aux constructions d'aqueducs et de canalisation. Sur ce secteur nous trouvons un véritable centre et un réseau pour livrer l'eau purifiée aux bains et sinon aussi aux autres édifices publiques des alentours.

Le puits et l'aqueduc (fig. 6) qui conduit l'eau vers la direction du Nil appartiennent à la première période de construction.

La reconstruction de l'aqueduc et l'agrandissement des égouts dans les couches supérieures, qui font l'effet des restes de fontaine ou de cascade appartiennent au deuxième groupe. Tout cela est revêtu d'un ciment de couleur rose ou crême, imperméable, typique pour les constructions romaines. La plupart de l'ensemble de bains, découvert par M. Naguib Farag en 1946 dans la partie orientale du kôm, appartient aussi aux constructions de la deuxième période malgré qu'on y voit de nombreux changements, réparations et suppléments. Des constructions et des installations hydrauliques analogues peuvent être trouvées dans les fouil-

[17] K. Michalowski, *Les filtres à eau d'Athribis*, *Journal of Juristic Papyrology*, vol. XI-XII (1957-1958), p. 185 suiv. En ce moment il n'y a pas d'installations hydrauliques antiques que nous connaissons. La seule source authentique où nous pouvons trouver quelque information sur ce genre d'installation pour filtrer l'eau c'est une mention assez vague d'Athenaios (*Crib. coll. med.*, V, 5, 3). Il mentionne la filtration d'eau par la terre mélangée avec du sable dont on remplissait les fossés spéciaux, creusés non loin des lacs ou de la mer.

Il ne faut pas supposer cependant que les filtres d'Athribis étaient quelque chose d'exceptionnel en Egypte à l'époque ptolémaïque et romaine. Dès que la colonisation de l'Egypte par les Grecs a augmenté pendant le règne de la dynastis ptolemai que on avait besoin de l'eau filtrée en grande quantité. Les Grecs ne pouvaient pas boire l'eau du Nil car sa microfaune et sa microflore contenaient des éléments très nuisibles aux organismes non habitués à cette eau.

les antérieures en Egypte, p. ex. des fouilles franco-polonaises à Edfou [18], à Kom-el-Ahmar [19] et à Quasr-Quarum [20].

Il n'y a pas de doute que nous avons ici des vestiges d'un système hydraulique très ingénieux, placé dans l'endroit où l'on avait l'eau purifiée par le sable.

Nous ne pouvons pas affirmer le même au sujet des restes d'un édifice monumental construit en grands blocs de calcaire. A l'extérieur ou à l'intérieur il y avait des colonnes faites des demi-tambours (fig. 7) ayant 56 cm de diamètre et 24 cm de hauteur, terminées par des chapitaux ioniques. Le travail n'en est pas très fin, mais les irrégularités avaient été corrigées, peut-être, à l'aide de stuc. Nous avons deblayé plus de 250 blocs de cet édifice du remblai formé sur le terrain en question, surtout près du mur Sud du réservoir principal. A cet ensemble apartiennent aussi les fragments des corniches d'un entablement « alexandrien » typique, de l'ordre ionique (fig. 8).

Il faut noter que six blocs en calcaire, grands et oblongs, ont été trouvés posés horizontalement sur le bord du mur Est du réservoir principal et du réservoir adjacent plus petit (fig. 9). Leur emplacement semble indiquer qu'ils puissent être une partie de fondements preservés in situ. Cela ferait supposer qu'à l'époque romaine, à proximité du réservoir principal de la construction d'Ahmose, un édifice fut élevé, peut-être une nymphée, vu le caractère « aquatique » du lieu.

Cette supposition est compliquée par le fait d'un nombre de fragments plats de calcaire avec des étoiles gravées sur un fond bleu. Ce sont sans doute des restes d'un plafond représentant le firmament, donc le plafond d'un temple. Il n'est pas exclu qu'il y avait deux édifices, dont un pouvait être une chapelle. Un sondage que nous avons fait à plus de dix mètres au Sud-Est dans la partie centrale du kôm nous a mis à jour un fragment d'un pilier en pierre (dont la coupe horizontale rappelle la forme d'un coeur) (fig. 10). Il pouvait être un fragment d'un peristyle ou d'un temple, car les piliers de ce genre figuraient dans les petits temples de

18 Fouilles franco-polonaise, Tell Edfou I (1937), p. 65 suiv.

19 Abd el Mohsen El-Khasab, *Ptolemaic and Roman Bath of Kom El Ahmar*, Suppl. *ASAE*, No 10 (1949).

20 J. Schwartz et H. Wild, *Fouilles franco-suisses*, Rapports, I, 1948, p. 61. Quant au système des conduites d'eau de l'époque ptolémaïque cf. S. Mevin, *The Ptolemaic System of Water Supply in the Fayyum*, *ASAE*, XXX, p. 27.

l'époque romaine dans les environs d'Alexandrie [21]. Nous pouvons établir les dates des différents ensembles des constructions romaines que nous avons découverts dans la partie du kôm deblayée, non seulement par la technique de construction, les trouvailles des objets en céramique et en terre cuite, mais aussi par les monnaies mises à jour. Ainsi nous avons trouvé des monnaies de Domitien frappées en Alexandrie qui témoignent du Ier siècle avant notre ère et des monnaies d'Aurélien et de Dioclétien qui témoignent du IIIe siècle de notre ère.

Toutefois parmi les découvertes les plus importantes que nous avons faites à Tell Atrib en 1958, il faut compter les fours à chaux. Deux d'entre eux sont spécialement à remarquer. Le premier — cylindrique, ayant 1m61 de hauteur — consiste d'un cercle concentrique en briques crues qui sont évidemment brûlées par une haute température (fig. 11). Le foyer se trouve du côté Nord du four. En ce moment nous ne pouvons que signaler cette trouvaille, une description détaillée sera publiée plus tard. Le four est rempli de scorie, poreuse, verte; nous l'avons aussi trouvée en grande quantité dans les couches inférieures du kôm et surtout au pied du mur de revêtement mentionné ci-dessus. Parmi les briques de cercle extérieur nous avons trouvé des fragments de céramique romaine, enduite du rouge, typique pour le I^e^ siècle avant notre ère. Le four est construit au-dessus du bord Sud-Est du réservoir principal. C'est pourquoi il nous a été impossible pour le moment d'étudier la construction d'au dessous (fig. I).

Notre découverte doit être étudiés encore en détail, mais déjà maintenant nous pouvons émettre certaines hypothèses. L'emplacement du four par rapport aux couches et les fragments de céramique y trouvés nous font établir la date de sa construction à la première moitié du IIe siècle de notre ère, il est même possible qu'il date de la fin du I^e^ siècle de notre ère. Sur la pente du kôm déblayée nous avons trouvé les restes des ufours semblables.

L'emplacement de cette branche de l'industrie ne peut pas nous étonner, car il y avait la matière première en grande quantité pour fabriquer le ciment, indispensable pour les constructions balnéaires: le sable contenu dans la construction d'Ahmosé et le calcaire provenant, probablement, des édifices pharaoniques. Nous pouvons donc poser la question suivante: ne s'agissait-il pas de

[21] Cf. p. ex. CECCALDI, *RA* (1869) *Le Temples de Vénus Arsinoe du Cap Zephirium.*

sauvegarder le sable, cette matière première si précieuse pour le ciment (jusqu'à 72% dans son contenu) que l'on a construit le mur de revétement pour empêcher l'écroulement du sable dans la partie Sud du réservoir d'Amasis? Il est évident qu'avant d'obtenir encore d'autres preuves archéologiques, nos suppositions quant à l'époque ptolémaïque ne sont qu'une première hypothèse.

Cela témoignerait d'un phénomène intéressant de l'emploi d'une seule installation pour trois buts différents pendant trois époques successives de la civilisation antique:

a) La construction d'Ahmosé, contenant le sable (la seconde moitie du VI-ème siècle avant n.e.).

b) La même construction adaptée à l'époque gréco-romaine, en partie pour filtrer l'eau.

c) Le sable contenu dans cette construction, employé comme matière première pour le ciment — époque romaine.

Le deuxième four de l'ensemble que nous avons dégagé, rappelle plutôt une ellipse (fig. 12). Il est aussi construit en deux cercles concentriques en briques crues. Mais ici les briques ne sont pas brûlées comme au four cylindrique. Donc la température n'y était pas poussée si haut. A l'intérieur sur la paroi il y a de grands et épais dépôts de scorie vitreuse, d'un vert clair ou noire, facile à analyser car la partie Nord de la paroi est démolie. Le Docteur Zaaki Iskander, Conservateur en chef du Musée Egyptien au Caire, a prouvé par sa première analyse que c'était un four pour la production de la chaux. Ce seraient en donc les premiers fours de l'époque romaine qui servaient à ce but, trouvés en bon état. On ne les connaissait que par le témoignage, d'ailleurs assez vague, de Caton (*De agricultura* 38).

Dans ce four nous avons trouvé des fragments de calcaire brûlés et de nombreux tessons de la céramique peinte copte de la fin du IVe siècle. Ce four se trouve presqu'à un mètre plus haut que le four précédent et il n'y a pas de doute qu'il est de l'époque romaine basse.

Rien que des vestiges très pauvres sont restés de l'ancienne Athribis décrite par Ammianus Marcellinus. Mais ils peuvent encore servir à démontrer de nombreux faits et monuments importants, contribuer à connaître mieux la grande civilisation antique et surtout à comprendre mieux les résultats atteints par le génie grec et romain dans la construction de la culture matérielle.

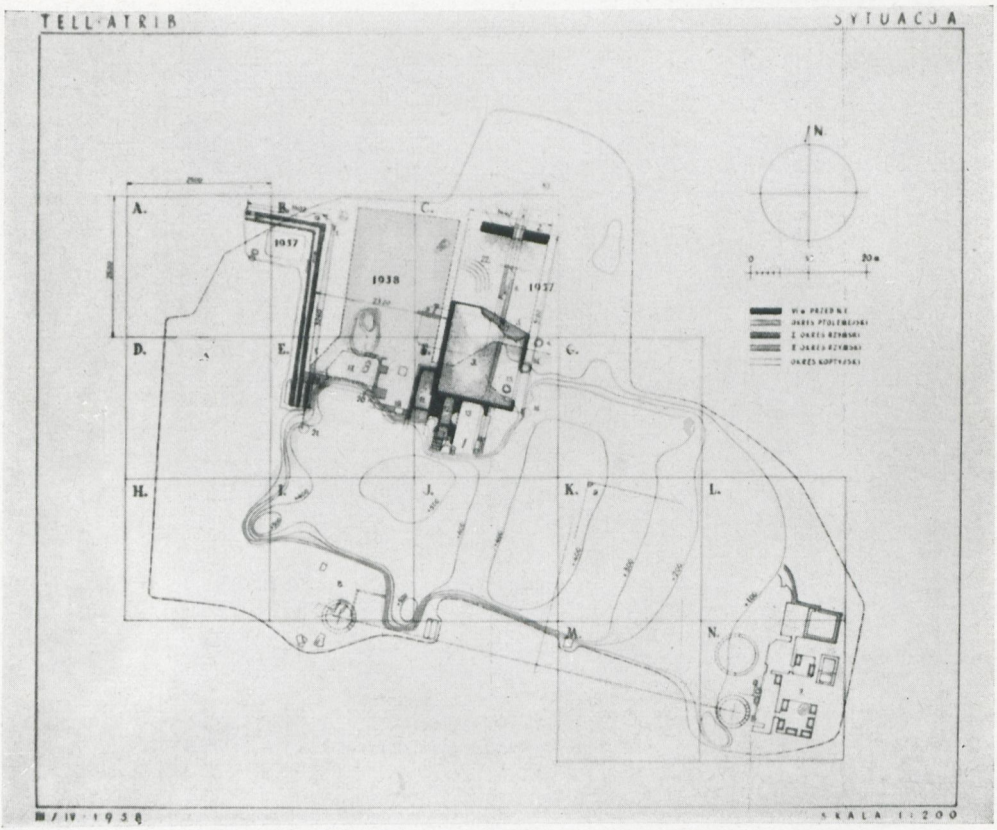

Fig. 1 - Plan général des fouilles à Tell Atrib 1957-58.

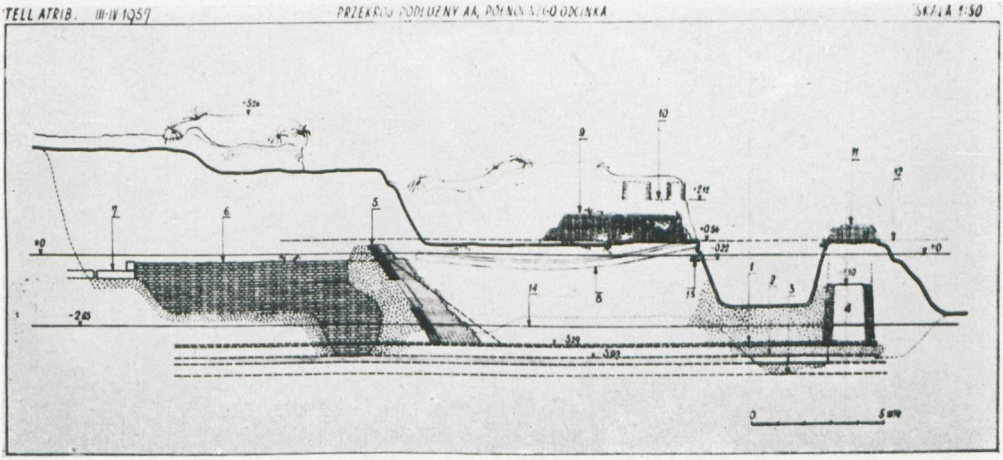

Fig. 2 - Coupe longitudinale du secteur Nord des fouil'es; la courbure du mur romain et la plate-forme de la construction d'Amasis sont visibles.

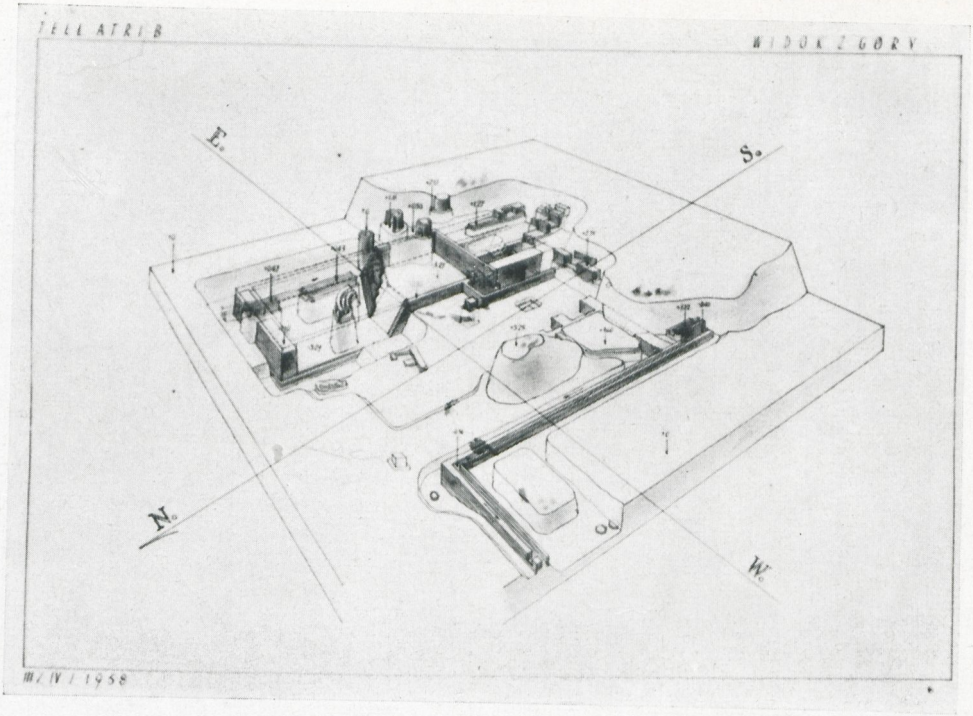

Fig. 3 - Projection axonométrique du terrain des fouilles, la construction d'Amasis et l'aqueduc romain.

Fig. 4 - Le mur de revêtement de l'époque ptolémaïque et le puit de l'époque romain.

Fig. 5 - L'ensemble des bassins ptolémaïques en terre cuite.

Fig. 6 - L'aqueduc romain au secteur W.

Fig. 7 - Reconstruction des fragments de colonnes.

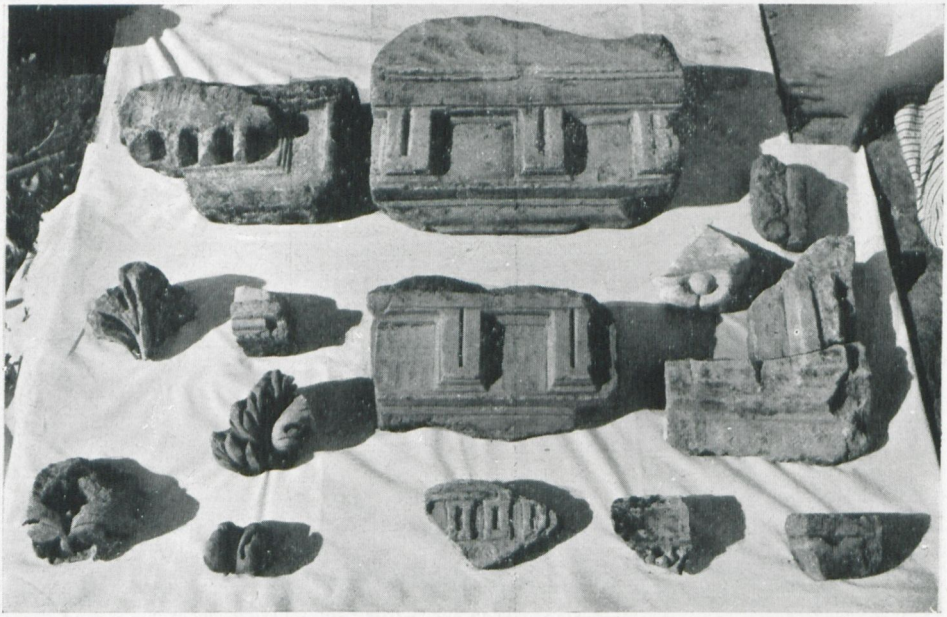

Fig. 8 - Fragments des corniches alexandriennes.

Fig. 9 - Une partie des fondements (?) qui se trouvent au-dessus du mur Ouest du réservoir de sable.

Fig. 10 - Fragment du pilier en pierre dont la coupe horizontale rappelle la forme d'un coeur.

Fig. 11 - Le four cylindrique pour la calcination de la chaux.

Fig. 12 - Le four pour la calcination de la chaux.